

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Victor-Lévy Beaulieu

Jean-François Crépeau

Number 136, Winter 2009

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/62300ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Crépeau, J.-F. (2009). Review of [Victor-Lévy Beaulieu]. *Lettres québécoises*, (136), 24–26.



Victor-Lévy Beaulieu, *L'héritage*, Notre-Dame-des-Neiges, Éditions Trois-Pistoles, 2009, 840 p., 65 \$.

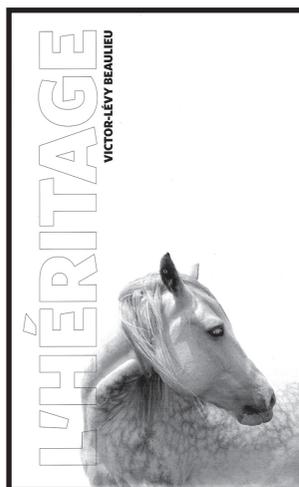
L'héritage ou la famille éclatée

Traverser Barcelone, c'est croiser Gaudí, La Pedrera, l'inachevée Sagrada Família et d'autres de ses œuvres. Sillonner notre patrimoine littéraire, c'est inéluctablement rencontrer Victor-Lévy Beaulieu dont *L'héritage* est un monument, une « cathédrale » dont l'écrivain vient de terminer l'échafaudage.

Dernier grand téléroman d'auteur, *L'héritage* est passé du petit écran à la littérature, une transformation sans modèle car, jusque-là, c'est la littérature qui traversait ce miroir de notre société — je pense au *Survenant*, à *Un homme et son péché* et aux *Plouffe*. Un premier tome, « L'automne », paraît chez Stanké en 1987 et le second, « L'hiver », sort en 1991. Suit, en 1993, *Les gens du fleuve*, cette anthologie que prépare Philippe Couture tout au long du roman. Mais *L'héritage* n'était pas encore arrivé dans ses gros-seurs de fiction narrative, ce à quoi l'écrivain a travaillé jusqu'à publier cette année une version définitive de cette saga.

LE CLAN GALARNEAU

Telles ces immenses fresques peintes autrefois, *L'héritage* met en scène, à divers niveaux de profondeur picturale et en jouant de trompe-l'œil, des groupes de personnages qui gravitent autour de la famille Galarneau, Xavier en étant le point d'ancrage. Véritable chef de clan, le *pater familias* arrive à l'âge de passer la main. Or, la tradition chez les Galarneau veut que ce soit au fils aîné que cela revienne, mais Miville n'est pas de la trempe du père, rappelant en cela Amable, le fils de Didace Beauchemin, le patriarche du *Survenant*. Il y a aussi que, depuis sa naissance, Miville contrarie sans arrêt Xavier, lequel lui impose la Loi plus durement qu'à Julie ou Junior.



Il y a une quatrième enfant chez les Galarneau, Miriam, dont le départ de la maison du deuxième rang a semé la zizanie chez les siens. Xavier n'a plus jamais été le même; Virginie, la mère, s'est littéralement claquemurée dans sa chambre et sa tête est devenue son lieu d'enfermement; et les autres enfants ont imaginé le scénario qui leur convenait pour expliquer l'exode de leur sœur. Épée de Damoclès au-dessus des Galarneau, la véritable raison du départ de Miriam a pourri l'atmosphère familiale, car avoir un enfant de son père n'est jamais sans conséquence.

Ailleurs sur la fresque imaginée par VLB, on trouve Gabriel Galarneau, l'homme-cheval qui vit dans l'univers qu'il s'est créé, version onirique de l'époque où Xavier était un grand homme de cheval. Il y a aussi Albertine, princesse malécite épouse de Gabriel, qui rêve sa vie à travers les pages des grands auteurs, ce à quoi elle



VICTOR-LÉVY BEAULIEU

parvient presque en rencontrant Philippe Couture, le patron montréalais de sa fille Stéphanie et de sa nièce Miriam.

L'ESSENCE DU DÉTAIL

En observant l'ensemble du tableau peint par le romancier, je constate l'importance de chaque détail, chacun teintant un coin de l'œuvre d'une nuance indispensable à l'harmonie générale. Et cela, autant du côté des personnages que de la trame, jusqu'aux rebondissements souvent imprévus. Ce qui lie entre eux chacun des niveaux du récit, comme ces petites histoires qui se déroulent ici et là entre quelques personnages, c'est l'originalité de leur discours respectif. Xavier appuie ses paroles sur des passages de la Bible et sur le poids de la tradition familiale; Julie, sur une forme d'altruisme doux et candide; Junior, sur un registre libertaire semblable à celui de son père, mais sans le poids des us et coutumes. Quant à Philippe et Albertine, leur discours repose sur la vague des émotions que leur inspire celui des poètes québécois.

Jamais œuvre de Beaulieu n'a atteint un tel niveau d'intransigeance émotionnelle de la part des personnages — une véritable cascade de huis clos —, et de telles qualités poétiques. Dans les moments les plus intenses de douceur ou de colère, nous avons l'impression que la vélocité des mots utilisés gonfle la voile des émotions qu'ils expriment. Ainsi, la répétition de mots ou de locutions, une technique qu'affectionne l'auteur, résonne ici comme la juxtaposition de diverses incantations, leur conférant un aspect mélodique.

UNE FICTION ACHEVÉE

Qu'apporte l'édition définitive de *L'héritage*? D'abord, une réorganisation complète de la matière du récit, ce qui lui confère un tout autre rythme. J'oserais dire que VLB a soufflé sur les feuilles du manuscrit pour leur communiquer la fraîcheur de sa sérénité actuelle. Puis, il y a ces cent cinquante pages inédites qui racontent une nouvelle saison dans la vie des Galarneau, le printemps. Ce sera l'occasion pour Xavier, sauvé *in extremis* du suicide, de faire porter l'odieux de son geste à toute sa famille en inventant de nouvelles tracasseries et en y exposant sa maisonnée. Machiavélique est le vieux tyran à tel point que la veulerie de Miville et la fougue de Junior en sont exacerbées, ce dernier évoquant le « grand dieu des routes » de Germaine Guèvremont.

De tous les romans que Victor-Lévy Beaulieu a écrits à ce jour, *L'héritage* est de loin sa fiction la plus achevée autant au plan de la saga qu'il y raconte et de la galerie de personnages qu'il y a installés, que de la richesse et du flamboyant de cette langue sienne sur laquelle tout repose. Depuis la parution en 2005 de *Je m'ennuie de Michèle Viroly*, l'écrivain a publié près d'une dizaine de livres, soit au delà de 5 000 pages: un chef-d'œuvre titanesque semblable à celui accompli par Victor Hugo.



Victor-Lévy Beaulieu, *Bibi*, Notre-Dame-des-Neiges, Éditions Trois-Pistoles, 2009, 600 p., 39,95 \$.

Bibi : des deux côtés du miroir

L'intention d'un écrivain de 28 ans, qui a déjà publié une dizaine d'ouvrages, d'écrire sur Melville ou de s'attaquer à « La vraie saga des Beuchemin » a fait croire à la mégalomanie. Mais c'était plutôt le projet de construire une œuvre littéraire hors du commun québécois.

A lors que paraît *Bibi*, je me demande comment Victor-Lévy Beaulieu va surprendre ses lecteurs. Réinventer le roman ? C'est là une drôle d'idée à laquelle l'écrivain et éditeur s'est pourtant adonné. D'abord, il a créé deux espaces temporels, un présent réel et un passé imparfait, et les a fait alterner. Puis, il a adapté les balises de la ponctuation à son intention narrative : il joue ainsi des parenthèses ouvrantes, du point, de la virgule, des deux points et du tiret demi-cadratin (–) pour mener le ton du récit dans ses grosseurs, du murmure au cri, de l'intimité à la vie publique.

LA FILIATION DE BIBI

Bibi porte le label « Mémoires », suggérant que le récit s'inspire de la vie de l'auteur, ce qui a souvent été le cas dans ses romans et ses essais. *Bibi*, c'est Abel Beuchemin de *Race de monde*, dit Bibi-la-gomme, qui est aussi au cœur d'autres œuvres. Il est le premier de la lignée de tous ces personnages logeant entre la réalité et la fiction beaulieuusiennes. Qu'a-t-il donc de si important à raconter ? Dans les chapitres impairs, il relate la mouvance de son passé. Dans les chapitres pairs, nous l'accompagnons dans les derniers kilomètres d'un périple à travers le monde qui sera l'occasion de faire le bilan de sa carrière et de ses engagements, et d'observer sur place l'état actuel du continent africain.

D'HIER...

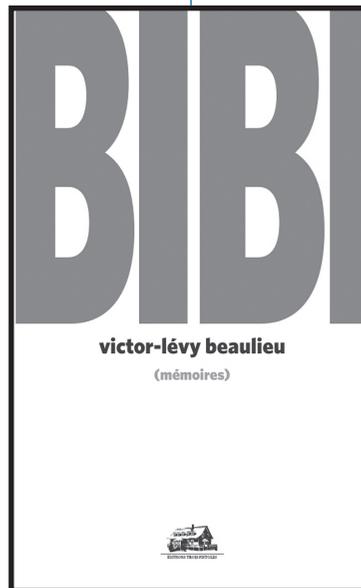
Pour Bibi, la vie familiale est un calvaire : « je dois m'en aller, j'ai plus rien à faire avec eux, il est temps que je déguédine, je suis en train de m'enfermer comme franz kafka dans l'exclusion... » (p. 39) Il s'ennuie aussi du « lointain pays de saint-jean-de-dieu, tout au bout du rang rallonge, là où il y a cette fondrière près des écores de la Boisbouscache » (p. 67).

Le jeune homme occupe ses temps libres aux « gros romans en train de s'écrire [qui] font eau de toutes parts... en cinq ans, j'en ai mis une quinzaine au monde, aussi inachevés que l'image que j'ai de mes frères et de mes sœurs » (p. 43). Il fréquente aussi l'arrière-boutique de Victor Téoli qui lui fait découvrir Kafka et Artaud et lui sert une leçon qu'il n'oubliera pas : « Pour écrire, il faut que tu saches voir et entendre. » (p. 52) Un soir, « pour la première fois, une jeune femme a assisté aux racontements de victor téoli : elle s'appelle judith... [elle] a surtout de grands et étranges yeux violets qui, une fois vrillés dans les tiens, ne les lâchent plus » (p. 56).

Mais la veine noire du destin s'en prend à lui : atteint du virus de la poliomyélite, le voilà dans le coma pour treize jours suivis d'un séjour à l'Hôpital Pasteur. Il en ressort avec une conviction profonde :

je serai cet écrivain qui fera venir les grandes crues, les inondations, les orages cosmiques et le tonnerre et la foudre qui fendra en deux les grosses épinettes noires, les maisons et les églises et tous ces hommes et toutes ces femmes veules qui s'accrochent au passé pour ne pas avoir à se libérer de la fin du monde qui ferait enfin d'un petit peuple une grande nation goûtant voracement aux plaisirs de toutes les libertés et de tous les dérèglements, raisonnables ou pas. (p. 306)

Un jour, on lui parle d'un concours littéraire organisé par Larousse et Hachette ; il s'agit de présenter une quinzaine de pages portant « sur le thème de la Terre des hommes, des droits et des libertés. Le gagnant aura droit à un séjour de six mois en France, toutes dépenses payées » (p. 349). Il y participe en écrivant sur Victor Hugo — rappelant *Pour saluer Victor Hugo*, le premier essai de VLB —, le remporte et part pour Paris.



Là-bas, il « habite sous les combles une chambre de l'hôtel du panthéon », à deux pas d'où repose Victor Hugo. Il « baguenaude » dans la ville où il rencontre Abé Abebé, un Noir qui a les yeux « si grands qu'on pourrait se noyer dedans et aussi violets que le sont ceux de Judith ». Ce dernier lui apprend ce qu'est l'Afrique d'aujourd'hui et pourquoi ses compatriotes ont cru à la supériorité des Blancs jusqu'à ce que « les Nègres [aient] compris qu'ils n'étaient pas inférieurs aux Blancs... Les révolutions, c'est là que ça a commencé » (p. 515). Leur rapprochement est de courte durée et, comme il est advenu avec Judith lors de leur première relation, Bibi sodomise Abé, celui-ci affirmant : « Tu meurs d'envie de sodomiser un Nègre. » (p. 528) Le rideau tombe lorsque Judith surgit au milieu de leurs ébats.

... À AUJOURD'HUI

25 août 2006, Bibi séjourne à Libreville. C'est là qu'il se rappelle son existence depuis son séjour à Paris :

j'ai fait de ma vie celle d'un coureur de marathon, jamais dormi plus de quatre heures par nuit et travaillé pas moins de quinze heures tous les jours et bu quotidiennement un gros fiasco de whisky... j'ai abusé de tout ce qui contribue à vous éloigner de la pensée de la mort parce que la maladie me l'a fait connaître par le côté inguérissable puissamment lové dans les muscles et les os — soixante-quinze ouvrages en sont venus pour juguler la mort et conjurer la folie par la folie... ce kebek de toutes mes passions, ce kebek de mes seules passions, ce kebek épuisant, mais ce kebek que je n'ai jamais pu abandonner : si je l'avais fait c'est moi-même que j'aurais abandonné, c'est ma rage que j'aurais trahie, c'est même ma mort à venir que j'aurais rendue honteuse — (p. 29)

Il s'intéresse aussi à ce qui a mené l'Afrique dans l'état pitoyable où elle se trouve au XXI^e siècle :

ces bains de sang d'aujourd'hui entre frères africains, rien d'autre que la conséquence du trafic des esclaves, du mauvais découpage des frontières qui lui ont succédé, espagnols, français, britanniques, allemands et belges forçant des races, des peuples et des nations à s'amalgamer à d'autres races, peuples et nations de coutumes et de religions différentes voire opposées — odieux sont tous les colonialismes!))))) — (p. 154)

C'est au Gabon qu'il rencontre Calixthe Békala qui lui fait comprendre l'âme africaine. Il resterait bien auprès d'elle, mais Judith en décide autrement et il prend l'avion pour Addis-Abeba. Ses jongleries sur le sort du continent noir l'amènent à s'interroger : « peut-on croire vraiment qu'un jour il y aura là du bonheur, humain ce bonheur, simplement humain, ce bonheur? » (p. 397) Arrivé en Éthiopie, Judith est déjà passée à l'hôtel, lui laissant un message qui l'enjoint de se rendre dans la vallée de l'Omo. Là-bas, il est surpris de retrouver Abé Abebé, ce Noir qu'il a connu à Paris.

PASSÉ ET PRÉSENT RÉUNIS

Le neuvième et dernier chapitre est sous le signe du passé et du présent. Abé et Bibi se rappellent leur rencontre parisienne ; pour l'Africain, Bibi représentait une chance de se sortir de sa condition d'homme noir ; pour l'écrivain, Abé figurait la peur qu'il avait des gens de couleur depuis son enfance.

C'est en sa compagnie que Bibi se rend dans la vallée de l'Omo où il traverse ce qui ressemble à un purgatoire aux allures de rite initiatique. Il reconnaît entre autres ses erreurs par-devers tous les Noirs de la terre et son ignorance des cultures africaines. Quand il aperçoit ces hommes, ces femmes et ces enfants aux corps si hautement colorés, il « croirait voir un riopelle, un pellan, un borduas, un gavrau passer devant soi, de toute beauté c'est » (p. 561).

Bibi se retrouve devant « l'impératrice du Pokunulé et reine du Drelchkaffa ». Il ne reconnaît Judith que lorsqu'elle enlève son masque et ses vêtements d'apparat : « Voilà ce que tu as fait de moi, que dit Judith. Une femme vieillissante que le cancer va emporter tantôt. » (p. 585) Elle lui reproche de ne pas avoir su

déchiffrer les signes semés sur les chemins qu'elle lui a fait traverser, de n'avoir jamais aimé que ses yeux violets et de n'avoir été qu'égoïste. Après avoir obligé Bibi à l'embrasser — « ce dégoût de ma langue, cette odeur de ce qui se décompose avant même que ne survienne la mort, le pire de tout, l'au-delà du pire de tout » (p. 590) —, elle lui remet un « petit coffret de bois de santal » renfermant « coulés dans le verre, les deux grands yeux violets de Judith [qui] me regardent... fixement, amoureux, haineux, hostiles, horribles! » (p. 591-592)

RÉTROSPECTIVE ET FANTASMAGORIE

Bibi va au delà de la facture romanesque à laquelle Victor-Lévy Beaulieu nous a habitués. Si le personnage principal est le frère jumeau du romancier, il n'en est pas moins l'âme d'une fiction qui utilise tous les ressorts de la grande littérature que l'écrivain connaît parfaitement, les utilisant avec art et savoir-faire.

Les références à d'illustres écrivains, à la jument de la nuit ou à ses habitudes de vie dans la grande maison des Trois-Pistoles appartiennent à son univers, mais font ici l'objet d'une relecture plus qu'importante. Que dire de la place qu'occupe le continent africain, sinon qu'il lui sert de métaphore lui permettant d'illustrer certaines des plus grandes misères de la planète, imposées aux peuples qui y vivent par des contrées dites civilisées.

Certes, ce roman est, de tout ce qu'a publié l'écrivain de Notre-Dame-des-Neiges à ce jour, l'œuvre la plus près de l'autobiographie. Cependant, au lieu d'être uniquement une rétrospective de sa vie, il met en relief, à travers une remarquable fantasmagorie, les grandeurs et les misères des Noirs d'Afrique et du continent qu'ils habitent. ■

SYLVIE MASSICOTTE PARTIR DE LÀ



Photo : Véro Boncompagni

Vingt courtes histoires où Sylvie Massicotte explore le poids des non-dits entre les êtres.

Ces nouvelles fraîches de Sylvie Massicotte, fidèle à sa manière sensible et concise, nous redisent une fois encore toute la précarité de l'existence.

Christian Desmeules, *Le Devoir*

*Les lecteurs qui la connaissent depuis *L'oeil de verre* savent toute la force, le pouvoir d'évocation de sa prose. Des phrases brèves, simples en apparence, mais qui mènent loin.*

Anne-Marie Voisard, *Le Soleil*



Sylvie Massicotte

PARTIR DE LÀ

L'instant même

www.instantmeme.com

L'instant même

Nouvelles, 83 pages

14 \$